

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, — . . . 10 » — 13 »
Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'été, 14 mai).

DÉPARTS DE SAUMUR VERS NANTES.

3 heures 13 minutes du matin, Poste.
9 — 04 — — Omnibus.
2 — 21 — — soir, Omnibus.
4 — 13 — — Express.
7 — 13 — — Omnibus.
Le train des samedis part d'Angers à 5 h. 20 m. du soir et arrive à Saumur à 6 h. 41 m.

DÉPARTS DE SAUMUR VERS PARIS.

3 heures 25 minutes du matin, Mixte (prix réduit).
7 — 55 — — Omnibus-Mixte.
9 — 50 — — Express.
11 — 56 — — Omnibus-Mixte.
5 — 52 — — soir, Omnibus.
9 — 59 — — Poste.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
Dans les réclames 30 —
Dans les faits divers 50 —
Dans toute autre partie du journal. 75 —

ON S'ABONNE A SAUMUR,

Au BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez MM. GRASSET, JAVAUD et MILON, libraires.
Les abonnements et les annonces sont reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Départementale et Étrangère, LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, place de la Bourse, 8.

Chronique Politique.

Le *Moniteur* annonce que la Prusse et l'Italie ont déclaré officiellement, le 18, la guerre à l'Autriche. Les relations diplomatiques entre Berlin et Munich sont rompues; l'envoyé bavarois à la cour de Prusse a reçu ses passeports, et le ministre prussien à Munich a demandé les siens.

Quelques nouvelles nous arrivent des divers théâtres de la guerre en Allemagne. Une rencontre a eu lieu dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, entre Giessen et Friedberg, non loin de Francfort, entre des détachements prussiens et hessois; ces derniers auraient eu le dessous et auraient perdu la possession du chemin de fer de Giessen à Francfort.

Une dépêche de Vienne porte que les Prussiens ont occupé Dresde le 18, à midi. Les envahisseurs ont également pris possession de Bautzen, célèbre dans l'histoire de la campagne de 1813, et que traverse le chemin de fer de Dresde à Gœrlitz, en Silésie. On se demande pourquoi les Autrichiens n'ont pas essayé de sauver Dresde; il n'appartient qu'aux événements de nous livrer le secret des plans du maréchal Benedeck.

A l'extrémité orientale de la Saxe, non loin de Rumbourg, ville frontière de la Bohême, une première escarmouche a eu lieu entre la cavalerie prussienne et la cavalerie autrichienne. Suivant une dépêche de Reichenberg (Bohême), les Prussiens auraient été culbutés. Voici du reste le texte de cette dépêche :

Reichenberg (Bohême), 18 juin.

Marienthal, Astritz et Lauban sont occupés par deux régiments d'infanterie et un régiment de hussards prussiens. Bernstadt est occupé par deux régiments de cavalerie prussienne.

Hier a eu lieu, sur la route de Rumbourg, une rencontre entre la cavalerie autrichienne et la cavalerie prussienne. Cette dernière a été culbutée.

Les Prussiens se trouvent à Wurzdorf, sur la frontière même, et on s'attend à ce qu'ils la franchissent.

Zittau n'est pas occupé.

A Bautzen, se trouve une forte garnison prussienne avec 12 canons. La poste y a été arrêtée et on a saisi la malle. De même, à Lobau, des postillons ont été faits prisonniers.

Voici le texte d'une dépêche de Francfort, 18 juin, soir.

« Les communications avec le Nord sont entièrement coupées depuis ce matin.

» La cavalerie wurtembergéoise est arrivée ici, hier, à trois heures de l'après-midi.

» L'armée fédérale est pleine d'enthousiasme.

» A Marbourg (Hesse-Electorale), les Prussiens ont mis sous sequestre les caisses des chemins de fer.

» On parle d'un engagement favorable aux Autrichiens près de Zittau (Saxe).

» Il n'est pas exact que la Bourse de Francfort ait été fermée. Les affaires se liquident régulièrement dans des cours bien tenus. »

Le bruit courait à Mayence, le 18 juin,

que l'armée hanovrienne aurait été coupée par les Prussiens, et qu'elle ne pourrait faire sa jonction avec l'armée austro-fédérale.

Une dépêche de Strasbourg, annonce qu'une manifestation a eu lieu dimanche, à Carlsruhe, contre la politique prussienne.

Lundi, trois régiments badois ont été dirigés sur Francfort. La garnison de Kiel est partie lundi. Il n'est resté qu'une escouade de dix hommes.

L'ouverture des hostilités n'a nullement diminué l'activité diplomatique et écrivassière du cabinet de Berlin. M. de Bismark multiplie ses circulaires; ses journaux officiels et officieux font communications sur communications; ses généraux adressent des proclamations aux Etats envahis. Dans une note adressée aux cours étrangères, le chef du cabinet prussien s'efforce d'expliquer, par les nécessités de la situation géographique de la Prusse, l'occupation de la Saxe, de la Hesse et du Hanovre. Le *Moniteur prussien* s'attache à rassurer les populations des pays où ont pénétré les armées prussiennes. Le général de Beyer, dans une proclamation aux Hessois, qu'il appelle ses frères, déclare qu'il brisera l'épée à la main toute résistance, mais invite en même temps toutes les autorités à rester à leurs postes, et à gérer les affaires comme auparavant.

On mande de Berlin, le 16 juin :

Les commandants des corps d'armée qui sont entrés dans le Hanovre, dans la Saxe et dans la Hesse-Electorale ont reçu pour instructions d'avoir soin que les troupes observent

envers les populations une conduite des plus amicales, et, pour éviter autant que possible l'effusion du sang, lorsque dans une rencontre les troupes prussiennes seront supérieures en force à celles de l'ennemi, de faire en sorte d'obtenir le désarmement de ces dernières.

La Prusse a offert hier aux gouvernements de la Saxe, du Hanovre, de la Hesse-Electorale et de Nassau une alliance de paix sous les conditions suivantes :

1° Que les gouvernements respectifs remettront leurs armées sur le pied de paix où elles étaient au 1^{er} mars dernier;

2° Qu'ils donneront leur consentement à la convocation d'un Parlement, et qu'ils ordonneront les élections pour ce Parlement simultanément avec la Prusse;

3° Que la Prusse garantira de son côté aux gouvernements contractants les droits territoriaux et de souveraineté selon les propositions prussiennes pour la réforme fédérale le 10 juin.

Ces propositions ont été rejetées par tous les gouvernements.

Le *Moniteur prussien* dit : « On annonce que les gouvernements de la Hesse-Electorale et du Hanovre ont fait détruire les lignes de chemin de fer et les lignes télégraphiques dans leurs Etats. »

Le nouveau ministre italien Ricasoli n'a pas encore fait connaître officiellement son entrée en fonctions; mais le ministre de la marine du cabinet la Marmora, le général Angioletti, est déjà allé rejoindre sa division dans l'armée active.

L'Italie, qui, depuis le commencement de

FEUILLETON.

L'AUBERGE DU CHEVAL-BLANC.

Je suis tenté d'en demander humblement pardon, non-seulement à la société, mais à toute la république des gens de lettres, sur le terrain desquels je risque imprudemment le bout de mon pied : en ce temps-là, j'étais simple commis-voyageur pour quelques grandes manufactures de Lisieux, Elbeuf et Louviers. Durant les neuf dixièmes de l'année, en chemin de fer, en diligence, en patache, en cabriolet, je roulais au quatre coins de la France, portant l'offre et sollicitant la demande.

Soigneusement élevé et instruit par les soins de ma famille, le génie industriel du siècle et mille circonstances qui importent fort peu au lecteur, m'avaient lancé dans cette carrière variée, agitée, excitante et lucrative, car, soit dit entre nous, j'y gagnais beaucoup d'argent.

Il importe bien plus, pour l'intelligence de mon récit, d'avouer qu'à l'époque où se produisit le drame du *Cheval-Blanc*, les locomotives ne s'avan-

turaient pas aussi loin de Paris qu'elles le font maintenant. J'avais quitté le chemin de fer à la station la plus excentrique alors, et je battais depuis huit jours la Flandre française par tous les autres moyens connus de locomotion.

Mon itinéraire, réglé d'avance par mes patrons, me dirigeait, ce jour-là, sur K..., gros bourg manufacturier, où nous entretenions des relations suivies avec deux maisons importantes.

Je visitais K... à tout le moins deux fois l'an; je pouvais, cette année-là, ma septième année d'exercice, me considérer comme bourgeois de K... à la quatorzième puissance.

Je pouvais donc mon pauvre bidet fourbu vers l'auberge du Cheval-Blanc, avec toute la fierté, la satisfaction intime et presque l'attendrissement du soldat qui touche au terme de sa dernière étape et reconnaît le toit de la chaumière paternelle.

Entre les nombreux points d'arrêt marqués d'avance dans mon vaste réseau d'excursions, aucun lieu d'étape ne m'était plus agréable que le bourg de K..., et dans ce bourg je ne cherchais jamais que l'auberge du Cheval-Blanc, où, depuis le premier jour, j'avais invariablement trouvé une hospitalité large et suffisamment discrète, en même temps qu'un

air de famille et d'affabilité qui ne saurait manquer son effet sur l'esprit du pauvre voyageur de commerce isolé, vagabond et fatigué.

Au reste, à dix lieues à la ronde, tout le monde connaissait, tout le monde aimait le père Nicolas Michon et sa femme Françoise, les maîtres de cette hôtellerie patriarcale. Tous deux petits, replets, dodus, hauts en couleur, possédés d'un insatiable besoin d'activité, ils allaient, venaient, s'agitaient dans la maison, dans la cour, de la cuisine à l'écurie, des caves aux greniers, depuis cinq heures du matin jusqu'à onze heures du soir, sans jamais laisser percer la moindre trace de fatigue ou de mauvaise humeur.

Chose remarquable, dans l'incessant tourbillon de gens et d'affaires au milieu duquel fourmillait ce couple modèle, rien ni personne n'avait le privilège de paraitre, même pour un moment, absorber leur attention au détriment du reste de la chose publique. Ils voyaient tout et gouvernaient tout sans avoir l'air de toucher à rien, et les divers services de la maison fonctionnaient et s'accordaient comme par enchantement.

Le personnel de l'auberge du Cheval-Blanc n'était pourtant pas très-nombreux; à part une cuisinière et une fille de service pour les chambres et la table, le père Michon n'employait que les gens de sa famille, son fils Maurice, sa nièce Camille Noireau, et Claude qu'il faut aussi compter dans la famille, attendu qu'il n'en avait pas d'autre que celle de l'auberge où il avait été abandonné, tout petit, sur le fumier de l'écurie, par des bohémiens qui n'avaient passé là qu'une fois.

Quand on eut trouvé dans sa crèche humide et souillée le pauvre délaissé, on l'apporta au père Michon et l'on parla de courir après les parents.

Le père Michon guigna simplement l'enfant du coin de l'œil. Bast ! fit-il, et, sans autre observation, il s'empressa vers deux charretiers dont les équipages hennissaient à la grande porte.

Françoise Michon, encore plus laconique que son mari, ne dit rien du tout. Elle fit laver l'enfant par la cuisinière, et comme il marchait tout seul, on le planta debout dans la cour, où il commença par jouer avec les garçons d'écurie, et où il finit par les remplacer tous à lui seul.

Oui, Claude, dans sa journée, soignait dix, douze ou quinze chevaux, selon la rencontre, attelait et dételait autant d'équipages qu'il s'en présentait, et trouvait encore moyen de rendre dans la

la crise, s'est toujours fait remarquer par la sûreté de ses informations, dit dans son numéro du 16 : « Le bruit s'est répandu que la guerre commencera en Italie le 21 de ce mois. Nous croyons qu'à cette date, les hostilités seront déjà commencées. » On lit encore dans la même feuille : « On peut s'attendre à voir livrer, d'ici à quinze jours, deux grandes batailles, l'une au Nord, l'autre au Midi de l'Europe. »

Garibaldi, devenu par décret général d'armée, grade qui équivaut à celui de maréchal, déploie une extrême activité pour hâter l'organisation, l'équipement et l'armement de ses volontaires, qui semblent ne pas être encore tout à fait prêts à entrer en ligne. Partout où il se montre, sa présence soulève des acclamations enthousiastes.

Nous ignorons le degré de créance qu'il faut accorder aux assertions d'une lettre publiée par le *Corriere dell' Emilia*, et prétendant que la rive gauche du Pô est presque entièrement dégarnie de troupes autrichiennes. Si le fait était vrai, il pourrait s'expliquer par l'intention qu'on a prêtée à l'Autriche de retirer ses troupes à une certaine distance en arrière de sa frontière, pour mieux faire ressortir aux yeux de l'Europe l'attitude agressive de l'Italie.

De Florence on annonce que le ministère Ricasoli est définitivement constitué.

La *Nazione* assure que M. Depretis a accepté le portefeuille de la marine et M. Cordova le portefeuille du commerce.

Le Sénat italien a repoussé à la presque unanimité l'impôt sur la rente, voté par la Chambre des députés.

La Chambre des députés a annulé l'élection de Mazzini par 146 voix contre 45. Il y a eu 4 abstentions.

On écrit de Florence, le 18 juin :

On assure que le manifeste que le roi doit adresser au peuple italien, sera publié demain.

Les personnes attachées à la maison du roi sont parties aujourd'hui pour le camp.

La correspondance télégraphique avec la Vénétie est interrompue.

D'après des lettres de Rome reçues par la *Nazione*, de Florence, le cardinal Antonelli aurait donné sa démission de secrétaire d'Etat. On croyait qu'il aurait pour successeur le cardinal Altieri.

Une autre lettre de Rome dit que S. S. Pie IX aurait pris une décision contre le cardinal d'Andrea, absent de son diocèse depuis tantôt deux années. Un bref pontifical confierait l'administration ecclésiastique de l'évêché de Sabine et de Subiaco à des vicaires généraux qui seraient envoyés de Rome à cet effet d'ici à trois semaines.

Le 17, jour anniversaire de l'avènement de Pie IX, le saint-père, répondant aux félicitations des cardinaux, a prononcé un discours dans lequel il s'est élevé contre les persécutions infligées en Italie à beaucoup d'évêques et de dignes ecclésiastiques, et contre la loi de suppression des ordres religieux, qu'il a qualifiée de sacrilège. Sa Sainteté a ajouté qu'il fallait prier Dieu d'abréger les jours de tribulations. Il a souhaité aux ennemis de l'Eglise, non la punition qu'ils ont méritée, mais le pardon qui est réservé aux pécheurs repentants.

En Angleterre, le ministère Russell-Gladstone vient d'essayer un échec assez sensible à l'occasion du bill de réforme. A la majorité de 315 voix contre 304, la Chambre des communes a adopté un amendement de lord Dunkellin, tendant à modifier la base sur laquelle le bill gouvernemental faisait reposer le droit de vote dans les bourgs. Nous saurons demain quelles seront les conséquences de ce vote, à propos duquel le *Daily-Telegraph* disait lundi : Ceux qui veulent que, dans l'état des affaires extérieures et intérieures, un ministère sérieux, et en qui l'on puisse avoir confiance reste au pouvoir, doivent voter contre l'amendement de lord Dunkellin et tous les autres amendements hostiles; car le cabinet de lord Russell ne condescendrait pas à survivre à sa parole d'honneur que justice doit être faite aux classes ouvrières.

Au sujet de l'attitude que l'Angleterre entend garder dans la crise continentale, une correspondance de Londres assure que le gouvernement anglais se propose d'envoyer à ses agents diplomatiques une circulaire, dans laquelle il exposera ses vues générales, et effleurera la délicate question des circonstances dans lesquelles il pourrait être amené à se lancer dans la guerre. D'après cette correspondance, il n'y aurait guère, pour le cabinet britannique, qu'un cas possible d'intervention, le réveil de la question d'Orient.

On mande de Berne, le 19 juin :

Le conseil fédéral défendra la neutralité et l'intégrité de la Suisse. Il repoussera les individus armés. L'exportation des armes pour les Etats belligérants est interdite. Les déserteurs seront désarmés; les réfugiés seront internés; ceux contre lesquels il n'y a pas de poursuites seront renvoyés chez eux. Un crédit de 30,000 fr. est alloué au département militaire pour achat de chevaux.

On écrit de Lisbonne, le 17 juin :

La session des Cortès a été close par le roi, qui a fait une brève allocution, dans laquelle il est dit que la situation des finances du pays est satisfaisante, que la question de délimitation a été réglée à l'amiable avec l'Espagne, et

enfin que le Portugal observera une stricte neutralité vis à vis des difficultés actuelles du continent.

Nous empruntons au *Courrier du Bas-Rhin* un résumé très-bien fait des premières opérations prussiennes :

Le mouvement ordonné contre le royaume de Hanovre est double; les dépêches annoncent en effet que les Prussiens entrent par Harbourg, c'est-à-dire par le Nord, en franchissant l'Elbe, et par Minden, c'est-à-dire, par le Sud-Ouest. Minden est une des dernières grandes villes de la Westphalie; elle commande la frontière septentrionale de cette province; un chemin de fer conduit directement de Minden à Hanovre.

Ce double mouvement de l'armée prussienne explique la rapide retraite des Hanovriens vers le sud. Göttingen, où, dit-on, les différents corps hanovriens doivent se concentrer, est situé sur les frontières de la Hesse-Electorale, à peu de distance de Cassel. On prêtait au roi de Hanovre l'intention de faire sa jonction avec les contingents hessois et de se replier au besoin sur la Bavière. L'occupation de Cassel par les Prussiens le rejette dans ses Etats, à moins qu'il ne parvienne à rompre les lignes prussiennes et à se frayer un passage les armes à la main.

Voilà donc un premier résultat obtenu par la Prusse. En faisant marcher son armée sur Cassel, elle a coupé en deux les forces de la Confédération, elle a séparé du gros des troupes le corps d'armée hanovrien.

Quant à la Saxe, les dépêches nous montrent que ce royaume a été également attaqué de deux côtés à la fois. Les Prussiens, dit le télégraphe, ont occupé Leipzig, Messein et Zittau. La première de ces villes est située à l'extrémité nord-ouest du royaume, sur les confins de la Prusse. C'est à Leipzig qu'aboutissent trois lignes de chemins de fer prussiens, ainsi que les lignes de Bavière et de Saxe ou d'Autriche. Messein est au centre du royaume, à peu de lieues en avant de Dresde, à cheval sur le chemin de fer de Leipzig. Enfin Zittau, ville frontière à l'extrémité orientale du royaume, commande au second chemin de fer qui relie la Saxe à la Bohême. La Prusse, en occupant cette dernière ville, est maîtresse de l'un des deux grands passages qui conduisent du royaume de Saxe en Autriche; elle empêche, ou du moins elle cherche à empêcher la réunion des troupes austro-saxonnes par la route de Zittau.

En même temps, par l'entrée à Messein et à Leipzig, elle menace de front les positions occupées par l'armée saxonne. On sait que cette armée était concentrée entre Messein, Grossennain et Dresde. Une dépêche annonce aujourd'hui qu'elle se replie sur la Bohême. On en doit donc conclure qu'elle a abandonné Dresde ?

Après l'occupation de Zittau par les Prussiens, une seule route s'ouvre aux Saxons pour opérer leur jonction avec les forces autrichiennes : c'est le chemin de fer qui, à travers les vallées de la Suisse saxonne, pénètre en Bohême derrière Koenigstein, et en avant de Bodenbach. C'est le chemin qu'auront pris l'armée et le roi Jean, s'il est vrai que les Prussiens soient déjà entrés à Dresde, et que les Saxons aient cru devoir battre en retraite sans coup férir. Ce qui prouverait d'ailleurs que la Saxe se sent impuissante à résister, c'est ce fait que les princesses de Saxe sont arrivées à Vienne, avec les trésors royaux.

Jusqu'à présent, malgré les nouvelles qui de tous côtés annoncent que les Prussiens ont marché en avant, aucune dépêche n'a parlé encore du moindre combat; le sang n'a coulé ni dans le Hanovre, ni à Cassel, ni en Saxe.

Quant à l'armée autrichienne du Nord, qui seule est en état de lutter contre l'armée prussienne, on n'en entend pas parler jusqu'à ce moment. Le plus grand secret règne sur les positions qu'elle occupe en Bohême et en Moravie. Tantôt les journaux assurent que le gros de l'armée est concentré du côté de Olmütz; tantôt ils le portent au Nord, vers Reichenberg; aujourd'hui nous lisons dans les journaux allemands que le général Benedeck a réuni ses forces les plus redoutables autour de Prague, et qu'il peut les jeter d'un jour à l'autre soit sur la Saxe, par Bodenbach, soit sur la Silésie prussienne par Reichenberg. Nous ne tarderons pas à apprendre sans doute que cette armée est entrée en ligne, aujourd'hui surtout que l'armée saxonne semble en retraite sur la Bohême, et que la Prusse touche aux frontières autrichiennes elles-mêmes à Zittau.

On lit dans la correspondance prussienne du *Times* :

L'opinion générale prête un nouveau plan d'opérations au général Benedeck. Comment les renseignements ont-ils été obtenus? Le général autrichien a-t-il fait connaître ses projets? C'est ce qu'on ne sait pas très-bien. Toutefois est-il qu'on assure maintenant que l'armée autrichienne doit s'avancer en masse contre la Silésie pour masquer les forteresses de cette province, peser sur la gauche des Prussiens de tout le poids de son corps principal, le faire pénétrer dans la Saxe prussienne et, après avoir pris possession sur l'Oder, couper les communications entre Berlin et les anciennes provinces du royaume.

Ce plan, s'il réussissait, priverait la Prusse d'une partie de son territoire le plus précieux pour ses recrutements; mais les chemins sont très-difficiles à travers les étroites vallées du Riesen-Gebirge, et les forteresses de la Silésie rendraient le passage extrêmement long. Pendant ce temps, l'armée ennemie, qui surveille

maison quantité de petits services. Françoise Michon l'appelait son homme.

C'était, à l'époque dont je parle, un garçon de vingt-cinq ans, en apparence médiocrement robuste, positivement laid, avec ses cheveux roux, ses gros sourcils hérissés, son œil louche, éteint, clignotant, son dos voûté et sa démarche lourde.

Claude, dans le pays, passait pour être idiot. S'il ne l'était pas, il paraissait l'être, et cette réputation lui venait surtout de ce qu'il interrogeait toujours, sans répondre lui-même, autrement que par des gestes, aux questions d'autrui, et de ce qu'il vivait sans paraître affecté de rien, ni du bien ni du mal, ni du froid ni du chaud.

Le seul objet qui fit impression sur son âme obtuse, c'était la personne de Camille, la nièce du père Michon, elle aussi recueillie et adoptée, quand elle eut perdu père et mère, par l'hôte du Cheval-Blanc.

Je l'avais remarqué mille fois : Camille était l'idole du pauvre Claude. Un mot de sa bouche, un frolement de sa robe jetaient l'idiot dans des extases dont on ne le rappelait que difficilement. Quand elle venait de passer, Claude, malgré lui et sans s'inquiéter des regards qui pouvaient l'épier, exprimait par

une pantomime saisissante et quelquefois touchante, l'impression de plaisir ineffable que lui causait la vue de cette charmante fille.

Dix-huit ans, une taille souple et gracieuse, de petits pieds et de petites mains aux attaches fines, une tête ravissante et mutine, un visage sérieux et souriant à la fois, avec de beaux yeux bleus, une bouche mignonne, un nez petit armé de deux narines nacrées, mobiles, frémissantes, un teint légèrement pâle, un front large et pur, couronné d'une abondante chevelure blonde, le regard expressif et honnête, tels étaient les principaux titres de Camille à la muette et profonde admiration du garçon d'écurie.

Beaucoup d'autres que lui se seraient passionnés au rayonnement de cette angélique beauté, mais tout dans l'attitude, les paroles, les regards, les moindres gestes de Camille, tout inspirait le respect en même temps que l'admiration; aussi disait-on qu'elle semait à chaque pas des graines d'amour qui ne pouvaient germer nulle part.

Claude lui-même, sous son épaisse et grossière écorce, sentait autant et mieux peut-être que tout autre, le frein que cette beauté chaste et naïve imposait naturellement aux admirations trop ardentes,

et l'ivresse de son cœur ne se trahissait jamais qu'en arrière de Camille, le seul témoin dont il parût redouter les regards.

Devant elle, Claude passait, l'oreille basse, affairé, serrant le pas, comme un chien devant son maître irrité.

Je ne parle pas encore du fils de la maison. J'avais à peine vu Maurice lors de mes deux premiers voyages à K... Depuis six ans, il était à l'armée et s'il était revenu passer quelques semaines de congé à la maison paternelle, le hasard ne m'avait jamais amené en même temps que lui au Cheval-Blanc. Je n'avais même gardé de ce jeune homme qu'un souvenir vague, insignifiant. Je me rappelais qu'il était grand, bien fait, d'une physionomie froide et compassée. Il ne s'occupait guère des affaires de la maison, si ce n'est pour inscrire les noms des voyageurs et rédiger à l'heure des départs les *petites notes* à payer.

Tout en chevauchant devant les premières maisons du bourg où j'entrais vers cinq heures du soir, je pensais justement à la misérable destinée de ce Claude, déshérité de tout ce qui soulage un peu les autres hommes dans l'amère traversée de cette vie. Sans famille, sans argent, sans cervelle, qu'espé-

rait-il, où allait-il, le pauvre diable? Il n'y songeait pas : il vivait pour vivre, sous l'empire de ce tout-puissant instinct de conservation, dont la Providence a doué les bêtes et les plantes même aussi bien que les hommes.

Puis, me revinrent en mémoire les gestes passionnés et attendrissants dont il saluait dix fois par jour le passage de Camille, le son de sa voix, le bruit de ses pas, et je retranchais quelque chose de ma condamnation pour le vilain idiot. Je me disais qu'un fond de cette âme stupide une passion vive et délicate avait jeté ses profondes racines et végétait vigoureusement, indifférente à toute contrainte comme à tout espoir, satisfaite d'elle-même, et s'épanouissant mystérieusement au-dedans sous le moindre rayon de son soleil adoré.

C'en était assez, me disais-je, pour charmer la vie d'un tel homme, assez et plus qu'il ne fallait pour consoler et vivifier l'âme d'un pauvre idiot.

Je ne m'attendais guère à trouver, en arrivant au Cheval-Blanc, l'auberge toute pavoisée de guirlandes vertes, de fleurs et de rubans. La grande porte était ouverte et abandonnée, les violons grinçaient dans le jardin, où s'agitait une foule de gens

en ce moment les issues des passes, pourrait être considérablement renforcée au moyen des chemins de fer dont elle dispose. Les Autrichiens ne pourraient pas non plus par cette route se servir de leur cavalerie qu'ils regardent, non sans raison, comme étant la meilleure du monde entier.

Pour les articles non signés : P. GODET.

Nouvelles Diverses.

Par décret impérial en date du 16 juin, la session du Corps-Législatif est prorogée jusqu'au 30 de ce mois inclusivement. La Chambre a continué lundi la discussion du budget de la guerre.

— On annonce que le voyage que l'Empereur avait projeté de faire dans les départements de l'Est, sur la demande des populations de Strasbourg, Metz, Colmar, Besançon, Lunéville, n'aura pas lieu. L'Empereur se rendrait seulement, le 14 juillet, à Nancy, et Sa Majesté, qui serait accompagnée de l'Impératrice et du Prince impérial, séjournerait trois jours dans ce chef-lieu de la Meurthe.

— On lit dans l'Événement : Les projets de voyage de l'Empereur sont définitivement arrêtés. L'excursion de Leurs Majestés dans l'Est est contremandée, ainsi que le séjour de Fontainebleau.

L'Empereur va partir pour Vichy. L'Impératrice ira, dit-on, à Luchon.

— M. le chevalier Nigra s'est rendu lundi chez M. le ministre des affaires étrangères, pour lui annoncer la publication du manifeste de Victor-Emmanuel et l'ouverture de la campagne en Italie.

— Nous empruntons les faits suivants à une correspondance du Phare de la Loire :

M. Drouyn de Lhuys a travaillé longtemps le 18 juin avec l'Empereur.

Quand M. de Karoly a quitté son poste d'ambassadeur d'Autriche à Berlin, tout le corps diplomatique l'a accompagné au chemin de fer, disent certaines feuilles allemandes, même le chargé d'affaires d'Italie, qui adressa (c'est M. de Barral) le dernier adieu, si énergique que M. Karoly mit une dernière fois la tête à la portière de son wagon.

Six journaux politiques ont cessé de paraître dans le Schleswig.

La *Volkszeitung* prétend que la lettre officielle lue par M. Rouher au Corps-Législatif a exercé une grande influence sur le vote du 14 à Francfort, sur la Hesse-Electorale, entre autres, qui jusqu'à présent avait toujours été rangée parmi les ennemis de l'Autriche.

L'allié de l'Autriche le plus déterminé jusqu'à cette heure est le Wurtemberg.

— Des personnages qui arrivent d'Allema-

gne disent que, dans beaucoup de villes de la Prusse, on entend des soldats de la landwehr crier : *A bas Bismark!* Des désertions ont lieu parmi ces soldats, surtout ceux qui sont catholiques et qui déclarent ne pas vouloir se battre contre des coreligionnaires. Le choléra a commencé à paraître à Berlin et aux environs.

— La cloche baptisée par Mgr l'archevêque de Paris, à l'église Saint-Médard de Plaisance, a reçu les noms d'Eugénie Napoléon. L'église est fort petite, et l'Empereur, frappé de son exiguité, aurait dit à M. le curé de Saint-Médard :

« — Maintenant que nous vous avons donné une cloche, ne faut-il pas vous donner un clocher ? »

» — Assurément, Sire, car Votre Majesté voit bien que ce n'est pas la cloche à présent, mais bien le clocher qui cloche ! »

Chronique Locale et de l'Ouest.

La célèbre troupe du quartier Latin, qui fait faire à la *Contagion* son tour de France, est arrivée à l'improviste dans notre ville. Sachant qu'elle était à Nantes, on s'attendait bien à son passage prochain à Saumur, quand dimanche soir, au théâtre, la seule et unique représentation de la *Contagion* a été annoncée pour le lendemain, lundi.

Cette faible publicité a suffi pour appeler une foule nombreuse ; dès lundi matin, cette nouvelle s'est répandue en un instant, et chacun s'est empressé de se faire inscrire pour le soir. La nouveauté de la pièce, autour de laquelle s'est fait un certain bruit, et le talent des acteurs de l'Odéon, sous la direction de M. Got, ont seuls attirés ce concours. Nous devons reconnaître que le théâtre aurait pu contenir plus de spectateurs encore, et le nombre n'en eût pas été aussi grand si cette pièce eût été connue.

Le public ne semblait prendre aucun plaisir, il est resté presque toujours froid, et n'eût été le talent des artistes, peut-être les applaudissements auraient-ils fait complètement défaut. Mais pour témoigner à MM. Got, Berton, Rey et Porel, et à M^{rs} Doche et Savary combien leur jeu et leur interprétation avaient été appréciés, la salle entière les a redemandés à la fin de la représentation et salués de chaleureux bravos.

La comédie de M. Augier n'a du reste pas toujours été favorablement accueillie. A la première représentation, à l'Odéon, elle a paru longue. Le public était impatient ou impatient, ont rapporté les chroniques théâtrales. Le cinquième acte avait excité par ses invraisemblances de sévères critiques, et l'auteur, après avoir pesé ces avis, a fait à sa nouvelle comédie les modifications qui lui ont paru jus-

tes et possibles. C'est une chose assez rare et difficile, et qui fait honneur à M. Emile Augier. C'est bien entendu le cinquième acte refondu qui a été joué à Saumur.

Un critique de la capitale, M. Jules Claretie, a résumé ainsi en quelques mots la pièce de la *Contagion*, à la suite de la première représentation :

« Ce sont les détails, les mots hardis, les cruautés et les crudités qui feront sa force aux yeux de bien des gens, sa faiblesse aux yeux de quelques autres.

» C'est, cette *Contagion*, une galerie de portraits peints ou crayonnés de main de maître : Mercadets élégants, pleins d'esprit et de séduction, vivant de hasard ; barons menant train de prince, s'étourdissant eux-mêmes en se répétant qu'à l'heure du désastre on se fait sauter la cervelle, et qui, l'heure venue, n'hésitent pas entre la mort et l'infamie ; actrices aspirant à se classer, tandis que les grandes dames se déclassent ; bourgeoises toutes prêtes à jeter leur chapeau de Laure par dessus les moulins ; jeunes gens raillant eux-mêmes leur enthousiasme et leur jeunesse ; boursiers sans foi ; gens sans honneur, dont les moins coupables sont ceux qui sacrifient les sentiments vieillies et bourgeois, patrie, amour, dévouement, non à la négation, mais à la blague. Tout y est flagellé, durement par fois, bravement toujours, et les modes et le langage ; c'est, en un mot, et comme on l'avait annoncé, quelque chose comme la *Famille Benoiton*.

D'après la froideur de la salle, toute cette vie des dames du demi-monde et tout le cynisme de leurs adorateurs, n'ont point trouvé d'admirateurs parmi le public Saumurois, et cependant il était nombreux : la représentation a produit plus de 2,000 fr. ; il est vrai que le prix des places avait été doublé.

Les acteurs de l'Odéon ont quitté Saumur mardi matin, et se sont rendus à Angers, où ils ont dû donner hier soir une représentation à la salle Aubert.

On lit dans l'Union de l'Ouest :

La *Patrie* annonce dans ses faits divers que le choléra sévit d'une manière bénigne à Saint-Nazaire et à Angers.

Pour ce qui est d'Angers, nous affirmons d'après des autorités irrécusables que pas un cas n'a été constaté ni en ville ni dans les hôpitaux.

On lit dans le Phare de la Loire :

Ainsi que l'avait annoncé le *Moniteur*, la commission supérieure qui doit présider à l'enquête agricole ordonnée par le décret impérial du 28 mars, s'est réunie au ministère de l'agriculture. La séance a été consacrée à diverses communications, tant de Paris que de la province. On s'est occupé du règlement à dresser pour l'enquête, ainsi que des questions à soumettre aux comités départementaux, qui

les transmettront eux-mêmes aux sociétés, aux comices agricoles, enfin aux propriétaires et agronomes dont le concours peut servir à la manifestation des vœux et des besoins du pays rural.

Les travaux de la commission supérieure seront conduits de telle sorte, si nous sommes bien informés, que d'abord les conseils d'arrondissement, puis les conseils généraux pourront délibérer utilement, dans leur prochaine session sur les diverses questions posées dans le programme qui sera incessamment livré à la publicité.

PERCEPTION DE SAUMUR.

Les personnes qui sont convenues avec le percepteur de payer leurs contributions en un seul terme, sont priées de le solder avant le 25 juin.

Pour chronique locale et nouvelles diverses : P. GODET.

Dernières Nouvelles.

Dans les circonstances critiques où se trouve aujourd'hui l'Europe, c'est encore un grave événement à ajouter à tant d'autres que la crise ministérielle qui vient d'éclater en Angleterre, à la suite de l'adoption, par la Chambre des communes, de l'amendement proposé par lord Dunkellin au bill de réforme. Le cabinet Russell-Gladstone n'a pas encore donné sa démission ; il a demandé quelques jours pour s'entendre avec la reine, qui est partie pour l'Ecosse ; nombre de ses amis, et parmi eux le *Daily-News* et le *Daily-Telegraph*, demandent à cor et à cris que des meetings se réunissent pour protester contre sa retraite, et réclamer la dissolution du Parlement.

On apprend de Francfort que, par suite de la déclaration de l'Autriche et de la Bavière d'opérer contre la Prusse, le ministre d'Italie a notifié déclaration de guerre à l'Autriche et à la Bavière, et a quitté Francfort.

Cassel, lundi, 18 juin. — Ce matin, les Prussiens sont entrés dans la ville.

Divers bruits circulent, entre autres, celui d'un échec des Autrichiens en Bohême. Les Prussiens auraient emporté trois villages.

Les Italiens auraient perdu quelques avant-postes sur le Mincio. Ce dernier bruit, qui fait supposer que les Autrichiens auraient pris l'offensive, est absolument invraisemblable.

Nous croirions plutôt à une rencontre près de Francfort, d'où les nouvelles manquent également. (Le Temps.)

Les misères, dangers et désappointements que, jusqu'ici, les malades ont éprouvés par les drogues nauséabondes, se trouvent à présent remplacés par la certitude d'une radicale et prompt guérison moyennant la délicieuse farine de santé Révalescière Du Barry, de Londres, qui rend la santé parfaite des organes de digestions, des nerfs, poumons, foie et mem-

endimanchés. Claude seul, dans son négligé ordinaire, vint à moi, prit la bride de mon cheval et m'aïda à mettre pied à terre.

— Eh bien, lui dis-je, il y a donc une noce ici ?

Claude sourit, et donnant un coup de tête comme on frappe un coup de marteau, me confirma clairement dans ma supposition.

— Et qui se marie ? Est-ce quelqu'un de la maison ?

Second coup de marteau.

— C'est donc Camille ?

Autre sourire et troisième coup de marteau.

J'avoue qu'à cette nouvelle et devant cette figure épanouie, toutes mes conjectures furent bouleversées. Claude assurément n'était pas le marié, et pourtant Claude souriait au mariage de Camille.

Après tout, pensai-je, il ne comprend pas. Il se réjouit de la joie même de celle qu'il aime ; il est heureux de son bonheur, et ce qui, de la part de tout autre, serait un prodige d'abnégation, n'est chez lui qu'un effet naturel de la stupidité.

Il me restait à connaître le nom du héros de la fête, chose difficile avec mon interlocuteur. Cependant je risquai la question.

— Et dis-moi, Claude, quel est l'homme qui épouse Camille ?

Claude aussitôt, avec une vivacité, une animation inaccoutumée, fit le geste de la nourrice qui berce un enfant entre ses bras, puis celui du matamore, tirant son grand sabre, après quoi, pris d'un rire convulsif et s'accrochant aux lanières de l'étrier, il manqua de renverser mon pauvre bidet fourbu et endormi.

Au berceement et au sabre, il n'y avait pas à se méprendre : il s'agissait du fils de la maison, du soldat. Maurice épousait Camille.

Claude prit ma valise et me conduisit tout droit à ma chambre habituelle.

— Va-t-en, lui dis-je ; va prévenir le père Michon que je suis de la noce. Je m'habille et je descends.

Il ne se le fit pas dire deux fois et dégringola par les escaliers avec une rapidité étourdissante.

Je devais séjourner à K... au moins pendant quatre jours. Je me préparai donc à figurer décemment dans la fête au milieu de laquelle je tombais par hasard, et, tout en procédant à ma toilette, j'aperçus dans la cour la vieille cuisinière, à laquelle je fis signe, et qui ne m'eut pas plutôt reconnu, qu'elle s'achemina vers ma chambre aussi promptement

ment que le lui permettait son embonpoint.

— Catherine, que se passe-t-il donc au Cheval-Blanc ?

— Ah ! monsieur, des choses bienheureuses ! Vous ne savez donc pas ?

— Apparemment, puisque je demande à savoir.

— Ah ! bon Dieu ! il y avait longtemps que je m'en doutais. Notre Maurice était amoureux de notre Camille. Il était venu du régiment plus de trois ou quatre fois, et il a tant fait, tant fait, qu'à la fin le père Michon l'a racheté (ça lui a coûté gros, voyez-vous), et qu'on vient de les marier ensemble, que c'est comme une paire de pigeons qui se mangent des yeux. Notre Camille, si gentille et si bonne, et notre Maurice, si faurd avec son habit de soldat. Il est sergent, monsieur !

— En vérité ?

— Sur l'honneur ! Mais il y a dans tout cela quelque chose qui ne me va pas.

— Et quoi donc, ma bonne Catherine ?

— Ah ! Monsieur !

— Mais enfin ?

— Ah ! Monsieur ! Ça ne peut pas aller comme ça.

— Mais quoi donc, Catherine ?

Deux grosses larmes jaillirent tout-à-coup des

yeux de Catherine ; elle releva son tablier pour les absorber, et, la figure enfouie dans cette toile à torchon, elle s'écria en sanglotant :

— Monsieur, ce n'est pas moi... pas moi qui ai fait le dîner des noces. On a fait venir des cuisiniers... des cuisiniers de la ville !

Le cas était grave, en effet, si grave que j'employai toute ma rhétorique à consoler la pauvre cuisinière dépossédée et à la congédier au plus vite, car ma toilette était finie et j'étais impatient d'aller voir les nouveaux mariés et d'étudier à son dénouement cette petite intrigue de famille dont je n'avais jamais eu le soupçon.

Je trouvai les gens en grande gaieté ; on venait de se mettre à table. On m'y fit une place. Nous étions plus de cinquante convives. Le père et la mère Michon rayonnaient ; Camille, avec sa couronne et son bouquet de fleurs d'oranger, n'appartenait plus à la terre que par les regards de tendresse et d'admiration qu'elle dirigeait à chaque instant sur l'unique neuf de son époux, qui avait voulu se marier en tenue, quoiqu'il eût quitté l'armée.

(La suite au prochain numéro.)

brane muqueuse, aux plus épuisés même, dans les mauvaises digestions (dyspepsies), gastrites, gastralgies, constipations habituelles, hémorrhoides, glaires, vents, palpitations, diarrhées, gonflement, étourdissement, bourdonnement d'oreilles, acidité, pituite, migraine, surdité, nausées et vomissements; douleurs, aigreurs, crampes et spasmes d'estomac; irritation nerveuse, insomnies, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres éruptions, mélancolie, dépérissement, épilepsie, paralysie, perte de mémoire, danse de St.-Guy, hydropisie, rhumatisme, goutte, fièvre, catharres, hystérie, névralgie, vice du sang, chlorose, derte de fraîcheur et d'énergie nerveuse.

Extraits de 65,000 cures. — N° 52,081 : M. le duc de Pluskow, maréchal de cour, d'une gastrite. — N° 64,825 : Cure de Son Excellence M. le Comte de Mensdorff-Pouilly, premier Ministre de l'Autriche, d'une maladie du foie et des nerfs qui avait résisté tous remèdes. — N° 47,842 : M^{me} Marie Joly, de 50 ans de constipation,

indigestion, des nerfs, asthme, toux, flatu, spasmes et nausées. — N° 36,418 : Le docteur Minster, de crampes, spasmes, mauvaises digestions et vomissements journaliers. — N° 31,328 : M. W. Patching d'hémorrhoides. — N° 46,270 : M. Roberts, d'une consommation pulmonaire, avec toux, vomissements, constipation et surdité de 25 années. — N° 46,218 : le colonel-Waston, de la goutte, névralgie et constipation opiniâtre. — N° 187,744 : le docteur-méd. Shorland, d'une hydropisie et constipation. — N° 49,422 : M. Balvin, du délabrement le plus complet, paralysie des membres par suite d'excès de jeunesse. — N° 53,860 : M^{lle} Gallard rue du Grand-Saint-Michel, 17, à Paris, d'une phthisie pulmonaire, après avoir été déclarée incurable, et qu'elle n'eût que quelques mois à vivre. — Par an 60,000 guérisons rebelles à tout autre remède. — MAISON DU BARRY, 26, PLACE VENDÔME, Paris. — En boîtes de 1/4 kil., 2 fr. 25 c.; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 2 1/2 kil., 16 fr.; 6 kil., 32 fr.; 12 kil. (franco) 60 fr.

Contre bon de poste. — Se vend à Saumur, chez MM. A. PIE fils, droguiste; DAMICOURT, pharm.; GIRAULT, pharm.; PASQUIER, pharm.; COMMON, rue Saint-Jean; PERDRIAU, place de la Bilange; GONDRAND, rue d'Orléans; et les premiers Pharmaciens, Epiciers et Confiseurs dans toutes les villes. (297)

BULLETIN FINANCIER.

On a détaché samedi le coupon sur la rente 3 0/0, qui, restée à 63-75, se trouve ramenée par ce fait à 63. Le début a eu lieu sur le cours de 62-80, ce qui a tout d'abord constitué une baisse de 20 cent. sur la clôture précédente; on faiblit jusqu'à 62-75 pour clôturer à 62-20. Aujourd'hui, lundi, la rente finit à 62-47 1/2.

L'Italien est fortement mouvementé; il est redevenu aussi fébrile qu'il était il y a quelques semaines, et ses mouvements ne sont plus que de violentes secousses. Après les fluctuations les plus diverses, il finit à 57-25, et le Mobilier à 470.

On traite le foncier de 4,105 à 4,140; le Comptoir

d'escompte, de 672-50 à 677-50.

Une hausse assez sensible a eu lieu au milieu de la semaine sur toutes les valeurs qui, malgré la baisse qui s'est produite depuis, ont conservé une partie de la supériorité qu'elles ont acquise pendant cette hausse.

Les obligations foncières et communales sont recherchées à cause du tirage du 22 courant, et les lots qui s'y rattachent. La Banque générale d'Obligations, 5, rue Taitbout, les vend à crédit à conditions excellentes que nous avons fait connaître.

Les obligations mexicaines sont également recherchées pour le même motif: leur tirage doit avoir lieu le 2 juillet, avec des lots dont le principal n'est pas moindre de 300,000 fr. On sait, en outre, que le second remboursement est garanti par le dépôt d'une somme de rente française suffisante pour garantir ce résultat positif si rassurant pour les porteurs. — P. Lambert.

P. GODET, propriétaire-gérant.

Etude de M^e CHEDEAU, avoué à Saumur.

VENTE

PAR ADJUDICATION,

Aux enchères publiques,

Sur baisse de mise à prix

DE

FOURS A CHAUX

Situés commune du Vaudelnay-Rillé,

Dépendant de la faillite du sieur Jean-Jacques THIBAUT.

L'adjudication aura lieu le dimanche huit juillet mil huit cent soixante-six, à midi, en l'étude et par le ministère de M^e PELLE, notaire à Montreuil-Bellay.

La vente est faite en vertu de deux jugements du tribunal civil séant à Saumur, en date des dix-sept mars et vingt-quatre mai mil huit cent soixante-six, enregistrés;

Et à la requête de M. Louis-Denis Guérin, ancien huissier, demeurant à Saumur, agissant en qualité de syndic de la faillite du sieur Jean-Jacques Thibault, carrier et chaudiériste, demeurant en la commune du Vaudelnay-Rillé; M. Guérin ayant, pour cette poursuite, constitué M^e Chedeau, avoué, demeurant à Saumur.

DÉSIGNATION DES BIENS.

DEUXIÈME LOT DU CAHIER DES CHARGES.

Une carrière, un four à chaux, un hangar, un puits, un jardin et un morceau de terre, partie en vigne et en sainfoin, et partie en bois-taillis, contenant un hectare six ares environ; le tout situé à Chanteloup, commune du Vaudelnay-Rillé, joignant au levant le chemin de Chanteloup, au midi M^{me} Dreux, au couchant Richard et autres, au nord Louis Thibault et l'article ci-après.

Ce lot, mis à prix à mille francs, ci. 1,000 fr.

TROISIÈME LOT.

Une autre carrière, avec un four à chaux, deux hangars, deux écuries, une cave à côté, un puits, trois petites chambres couvertes en tuiles, terre, partie en luzerne et en vigne; le tout contenant quatre-vingts ares environ, situé au même lieu de Chanteloup, commune du Vaudelnay-Rillé, joignant au levant le chemin, au midi l'autre carrière, au couchant le sieur Richard, au nord la veuve Maîtreau et Chicoteau.

Mis à prix à mille francs, ci. 1,000

Total des mises à prix : deux mille francs, ci. 2,000 fr.

Tous ces biens sont situés dans le canton de Montreuil-Bellay, arrondissement de Saumur, département de Maine-et-Loire.

Le cahier des charges est déposé en l'étude de M^e PELLE, notaire à Montreuil-Bellay.

Dressé à Saumur, par l'avoué soussigné, le vingt juin mil huit cent soixante-six.

CHEDEAU.

Enregistré à Saumur, le vingt-et-un juin mil huit cent soixante-six, folio, case. Reçu un franc, dixième et demi, quinze centimes. (300)

Etudes de M^e DUFOUR, notaire à Gennes, et HAMELIN, notaire à Saint-Georges-le-Tourelil.

A VENDRE

A L'ADJUDICATION OU A L'AMIABLE, Le dimanche 15 juillet 1866, après midi,

A Gennes, en l'étude de M^e DUFOUR,

LES BIENS

Ci-après désignés,

Situés commune des Rosiers :

1° Une closerie, comprenant bâtiments d'habitation et d'exploitation, prés et terre labourable en un seul tenant, contenant 2 hectares 10 ares, sise à Moncottier, exploitée par Girard. 2 h. 10 a.

2° Une pièce de terre, sise au même canton, exploitée par Battais-Delaunay, contenant. 5 96

Total de la contenance 6 h. 06 a.

La pièce de terre pourra être détaillée. La division en est facile et la jouissance immédiate.

S'adresser, pour visiter les biens, aux fermiers, et aux notaires pour traiter et pour tous renseignements.

Etude de M^e Paul TAUREAU, notaire à Doué.

A VENDRE

DEUX RENTES FONCIÈRES.

1° Une rente de 28 hectolitres 80 litres de blé, dite du Guinchereau, due par divers et payable chaque année, le 8 septembre.

2° Et une rente de 29 francs en argent, payable chaque année le 1^{er} novembre.

S'adresser, pour tous les renseignements, à M^e Paul TAUREAU, notaire à Doué. (273)

A VENDRE

DEUX MAISONS

Contiguës, à l'angle des rues du Canon et des Capucins, Et UNE CAVE, située rue Haute-Saint-Pierre, en face la porte de la cure.

S'adresser à M. PINEAU-PRIER ou à M. GUSTAVE-PINEAU, à Saumur.

Etude de M^e H. CLOUARD, notaire à Saumur.

A VENDRE

UNE JOLIE PROPRIÉTÉ,

Au Pont-Fouchard,

Comprenant maison de maître, servitudes, cour, jardin et enclos de 53 ares, et 74 ares de vignes en plein rapport, à la Malgagne.

S'adresser à M^{me} V^e GODFROY, au Pont-Fouchard, ou à M^e CLOUARD, notaire. (255)

SERVICE DES SUBSISTANCES MILITAIRES.

ACHAT DE DENRÉES.

Le samedi 7 juillet 1866, il sera procédé, à 5 heures du soir, à la Mairie de Saumur, à l'adjudication publique, sur soumissions cachetées, d'une fourniture de 500 quintaux de paille de litère, à livrer dans le magasin militaire de la place de Saumur.

L'instruction et le cahier des charges relatifs à cette adjudication sont déposés dans les bureaux de la sous-intendance militaire (rue Bodin, n° 3), où le public sera admis à en prendre connaissance.

Nota : La denrée sera livrée entre deux fers. (301)

A VENDRE

Une très-jolie et très-bonne petite JUMENT, âgée de 6 ans, pur sang.

S'adresser à M^{me} RAGUIDEAU, sur les Ponts. (302)

A VENDRE

UNE FANEUSE, en très-bon état et qui a parfaitement fonctionné pendant trois ans.

S'adresser à M. LEFÈVRE, rue du Portail-Louis, 17. (263)

Etude de M^e TOUCHALEAUME, notaire à Saumur.

A LOUER

Pour la Saint-Jean 1866,

MAISON

Fraîchement restaurée, Rue de l'Ancienne-Messagerie, n° 8.

S'adresser, pour visiter cette maison, audit notaire. (62)

A LOUER

En totalité ou par parties,

Pour la Saint-Jean 1867,

UNE MAISON

Rue d'Orléans, n° 69.

S'adresser à M^{me} SEONNET, rue Beaurepaire. (18)

A LOUER

Une MAISON, située à Saumur, rue de la Chouetterie, occupée par M. Bouju.

Cette maison comprend : premier et second étage, servitudes, écuries, remise et un grand jardin bien arboré.

S'adresser à M. BOUJU. (277)

MAISON A LOUER,

Composée de plusieurs chambres à coucher, salon, salle à manger, cuisine et servitudes,

Joli jardin. Rue de la Porte-Neuve, près de la rue Neuve-Beaurepaire.

S'adresser à M^{me} ROBERDEAU. (293)

A LOUER

GRANDE ET BELLE MAISON, fraîchement restaurée, ayant un grand jardin anglais, écurie à deux chevaux, remise, cellier, basse-cour et servitudes en tous genres; entrée rue de la Mare-Maillet.

S'adresser à M^e LAUMONIER, notaire à Saumur. (256)

M^e LAUMONIER, notaire à Saumur, demande un petit clerc

A LOUER

UNE MAISON fraîchement tapissée, située près le Champ-de-Foire, avec cour, jardin, remise, écurie, et droit de pêche dans un bassin de 28 ares.

A LOUER

UNE PORTION DE MAISON, située place de la Grise.

S'adresser, pour les deux locations, à M. GIRARD fils, marchand de bois à Saumur. (266)

L'étude de M^e POULET, avoué, est transférée Grand Rue n° 10. (274)

Changement de domicile.

L'étude de M^e BINSSE, huissier à Saumur, est transférée rue Cardrière, n° 8. (41)

FABRIQUE D'ENCRE

de PASQUIER, pharmacien, rue du Marché-Noir, Saumur.

Cette encre est inaltérable et n'oxyde pas les plumes métalliques.

BOURSE DE PARIS.

RENTES ET ACTIONS au comptant.	BOURSE DU 19 JUN.			BOURSE DU 20 JUN.		
	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.
3 pour cent 1862.	62 80	» 15	» »	62 70	» »	» 10
4 1/2 pour cent 1852.	91 90	» »	» 35	92 20	» »	» 30
Obligations du Trésor.	440	» »	» 5	443 75	» 3 75	» »
Banque de France.	3440	» »	» »	3450	» 10	» »
Crédit Foncier (estamp.).	1110	» »	» »	1110	» »	» »
Crédit Foncier colonial.	535	» »	» »	530	» »	» 5
Crédit Agricole.	555	» 1 25	» »	552 50	» »	» 2 50
Crédit industriel.	582 50	» »	» 2 50	582 50	» »	» »
Crédit Mobilier.	470	» »	» 5	465	» »	» 5
Comptoir d'esc. de Paris.	685	» 7 50	» »	672 50	» »	» 12 50
Orléans (estampillé).	783 75	» »	» 1 25	785	» 1 25	» »
Orléans, nouveau.	» »	» »	» »	» »	» »	» »
Nord (actions anciennes).	1055	» 5	» »	1055	» »	» »
Est.	485	» 1 25	» »	482 50	» »	» 2 50
Paris-Lyon-Méditerranée.	780	» 5	» »	780	» »	» »
Lyon nouveau.	» »	» »	» 2 50	» »	» »	» »
Midi.	512 50	» »	» »	512 50	» »	» »
Ouest.	511 25	» »	» 3 75	515	» 3 75	» »
C ^e Parisienne du Gaz.	1345	» »	» 10	1355	» 10	» »
Canal de Suez.	272 50	» »	» 2 50	240	» »	» 32
Transatlantiques.	360	» »	» 20	370	» 10	» »
Emprunt italien 5 0/0.	38 25	» 1 15	» »	38 75	» 50	» »
Autrichiens.	277 50	» »	» 7 50	285	» 7 50	» »
Sud-Autrich.-Lombards.	260	» »	» »	265	» 5	» »
Victor-Emmanuel.	67 50	» 5 50	» »	65	» »	» 2 50
Romains.	42 50	» »	» 1 50	40	» »	» 2 50
Crédit Mobilier Espagnol.	212 50	» »	» 8 75	205	» »	» 7 50
Saragosse.	107	» 4 50	» »	110	» 3	» »
Séville-Xérès-Séville.	30	» »	» »	28	» »	» 2
Nord-Espagne.	82 50	» »	» »	85	» 2 50	» »
Compagnie immobilière.	280	» »	» 20	282 50	» 2 50	» »

OBLIGATIONS 3 p. 0/0, garanties par l'État, remboursables à 500 fr.

Nord.	302 50	» »	» »	302 50	» »	» »
Orléans.	301 50	» »	» »	301	» »	» »
Paris-Lyon-Méditerranée.	295	» »	» »	294 50	» »	» »
Ouest.	295	» »	» »	295	» »	» »
Midi.	293	» »	» »	293	» »	» »
Est.	288	» »	» »	290	» »	» »

Saumur, P. GODET, imprimeur.

Certifié par l'imprimeur soussigné,

Vu pour légalisation de la signature ci-contre.
En mairie de Saumur, le